

Biopolitique et autobiographisme. Les deux malades de Franz Joseph Gall

Biopolitics and autobiography. Two figures of patient in Franz Joseph Gall

Wojciech Sawala

Instytut Filologii Romańskiej
Uniwersytet im. Adama Mickiewicza w Poznaniu
wojciech.sawala@amu.edu.pl

Abstract

The aim of this article is, on the one hand, to show Franz Joseph Gall as an important figure for setting up the ideological framework for modern biopolitics and, on the other, to look at the literary traces of his personal engagement in this endeavour. In the first part, we place his thought in the ideological context of the 18th and 19th century; the second one analyses the images of the patients created by the author, in order to show their different configurations: while some appear as reduced to the role of *homo sacer* (Giorgio Agamben's term), others are inscribed in a dignifying discourse. We look at the political implications of this situation.

Keywords: phrenology, morality, biopolitics, Gall, Agamben

INTRODUCTION

L'objectif de cet article consiste, d'une part, à présenter Franz Joseph Gall, médecin allemand d'expression française célèbre et controversé pendant la première moitié du XIX^e siècle, comme une figure importante pour l'établissement des cadres idéologiques de la biopolitique et, de l'autre, à essayer de retracer les motivations personnelles de son engagement dans ce sens, en analysant la dimension narrative et autobiographique de ses écrits.

Né en 1758, Franz Joseph Gall, professeur d'anatomie à Vienne, mène des recherches sur le cerveau. Il est considéré comme un des précurseur des neurosciences

modernes, même si une grande partie de sa théorie, élaborée en collaboration avec Johann Spurzheim, a été très tôt rejetée par la science officielle. Plus d'un demi-siècle avant la découverte faite par Paul Broca, qui en 1861 délimite ce qu'on appelle aujourd'hui l'aire de Broca (zone du cerveau responsable du traitement du langage), Franz Joseph Gall travaille à partir de l'hypothèse localisationniste du fonctionnement du cerveau en essayant de définir les fonctions spécifiques des différentes parties de l'organe cérébral. À partir de là, il arrive à formuler les bases de la discipline baptisée « crânioscopie » et postérieurement « phrénologie », qui vise à établir des règles pour le diagnostic des traits de caractère à partir de la palpation de la tête du patient. Cela serait possible, d'après Gall, grâce à la pression que le cerveau imprimerait sur les os du crâne en leur donnant différentes formes physiques et en produisant quelques bosses significatives. Le déterminisme sous-entendu par ces thèses heurte la conception catholique du libre arbitre : l'empereur d'Autriche François II interdit officiellement les conférences de Gall. Par conséquent le chercheur s'exile en France et c'est à Paris qu'il réussit à publier ses ouvrages majeurs, dont le plus important est, sans doute, *Anatomie et Physiologie du système nerveux en général, et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux, par la configuration de leurs têtes* (1810). À cause de la présence dans le livre de gravures anatomiques dont la reproduction était encore assez chère, l'ouvrage ne peut pourtant atteindre lors de sa parution qu'un public limité. Pour cette raison l'auteur publie en 1822 une version de vulgarisation sous le titre *Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et sur les conditions de leur manifestation*. Gall introduit dans le texte quelques corrections par rapport à l'original et il ajoute de nouvelles observations, mais cette fois-ci, il supprime les planches anatomiques. Cependant, pour notre propos, la modification la plus importante est l'inclusion d'une introduction où se manifeste un discours plus personnel, plus autoréflexif et plus narratif, qui nous permet, comme nous le croyons, de mieux comprendre les implications politiques et personnelles de l'entreprise de l'auteur. Notre analyse porte justement sur ce texte en essayant d'en tirer des conclusions plus générales en ce qui concerne le rapport de Franz Joseph Gall à la biopolitique.

Il est connu qu'au début du XIX^e siècle l'«ordre du savoir se restructure et les sciences du vivant (médecine, physiologie, biologie, biochimie) conquièrent une place prééminente dans la hiérarchie des sciences » (Séginger, 2011, p. 3). Pour cette raison c'est de ces domaines que l'on commence à attendre les réponses les plus fiables aux grandes questions anthropologiques, confisquées auparavant par la philosophie et la religion. Le discours scientifique au sujet de la vie devient ainsi un point d'intersection de différents types de discours dans le sens où, d'une part, il reprend les thèmes et les problèmes appartenant à d'autres domaines et, de l'autre, il élabore quelques figures et concepts nouveaux. Comme l'affirme Gisèle Séginger, le « XIX^e

siècle construit non seulement un nouvel objet scientifique et étudie la logique du vivant, mais le vivant lui-même devient aussi une logique capable de rationaliser d'autres réalités dans des champs disciplinaires qui ne sont pas ceux des sciences du vivant » (2011, p. 3). C'est justement cette circulation interdisciplinaire qui nous occupe dans ce travail. On essaiera donc de montrer comment la substitution d'un discours philosophique par le discours biologique-médical s'accompagne d'une politisation, selon un processus qui mobilise l'appareil littéraire.

DE LA MORALE AU MORAL ET DE RETOUR

Une des controverses philosophiques du domaine auquel appartiennent les thèses de Gall est le débat sur la nature de la morale, lancé dans sa version moderne par Kant dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1785). Après avoir constaté dans la *Critique de la raison pure* (1781) qu'il est contradictoire d'essayer de connaître scientifiquement les choses métaphysiques, Kant cherche d'autres voies d'accès à ce domaine qui ne soient pas celles de la connaissance rationnelle. Il établit alors que les seules choses-en-soi que l'homme possède sont des valeurs et, par conséquent, la sphère vraiment métaphysique de l'activité humaine est la conscience morale. Ainsi, il attribue à la sphère de la moralité un statut métaphysique.

Cette posture, à travers les siècles suivants, va être contestée sous différents angles, alors que la rationalité moderne redouble des efforts pour localiser les sources de toutes les choses dans les limites du monde matériel. Une des critiques les plus spectaculaires de la proposition de Kant est donc celle, articulée par Nietzsche, qui se propose de prouver qu'en fait la morale n'est qu'un domaine historique, résultat des processus sociaux et culturels de longue durée. Mais ce coup porté au statut métaphysique de la morale, asséné par Nietzsche notamment en 1887 avec la publication de la *Généalogie de la morale*, semble avoir été préparé, entre autres, par les naturalistes et les médecins qui exposent au début du XIX^e siècle une thèse également révolutionnaire : que la morale, en fait, posséderait non seulement une histoire mais aussi une physiologie et une anatomie. Elle ne serait donc pas seulement un fait socio-historique mais, avant tout, une réalité biologique. Pour quelques-uns d'entre eux, même une réalité *purement* biologique.

Cette biologisation de la morale, son ancrage dans la matière, n'est pas, en fait, un processus indépendant mais elle fait partie d'une tendance plus vaste, celle de la biologisation de tout l'esprit. Mais elle est un cas très particulier pour au moins deux raisons. La première est justement le fait que la moralité constitue le dernier bastion de la métaphysique gardé encore par Kant, en tant que représentant des Lumières, et pour cela elle semble un domaine particulièrement résistant au « désenchantement » moderne. La deuxième raison consiste en une certaine confusion entre les

concepts du moral (équivalant à l'esprit *lato sensu*) et de la morale (c'est-à-dire la moralité), question à laquelle nous reviendrons plus tard, mais par rapport à laquelle nous dirons pour le moment que toutes les tentatives de biologiser la morale passent par la biologisation du moral et, d'autre part, chaque tentative de biologiser le moral implique le problème de la biologisation de la morale.

En 1805, Pierre-Jean-Georges Cabanis publie les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, où il pose la question suivante : « Est-il possible de s'assurer que les pensées naissent, et que les volontés se forment, par l'effet de mouvements particuliers, exécutés dans certains organes ; et que ces organes sont soumis aux mêmes lois, que ceux des autres fonctions ? » (Cabanis, 1805, p. viii). Ce qui est important est que l'inspiration de cette question vient, elle aussi, de la philosophie. Cabanis, en fait, ne se considère que comme le réalisateur scientifique d'un projet articulé par Locke. Par rapport au rôle de celui-ci dans l'abolition de la perspective métaphysique envers la morale, il écrit :

Mais depuis qu'on a jugé convenable de tracer une ligne de séparation entre l'étude de l'homme physique, et celle de l'homme moral, les principes relatifs à cette dernière étude, se sont trouvés nécessairement obscurcis par le vague des hypothèses métaphysiques. Il ne restait plus, en effet, après l'introduction de ces hypothèses dans l'étude des sciences morales, aucune base solide, aucun point fixe auquel on pût rattacher les résultats de l'observation et de l'expérience. Dès ce moment, flottantes au gré des idées les plus vaines, elles sont, en quelque sorte, rentrées avec elle dans le domaine de l'imagination ; et de bons esprits ont pu réduire à l'empirisme le plus borné, les préceptes dont elles se composent.

Tel était, avant que Locke parût, l'état des sciences morales ; tel est le reproche qui pouvoit lui être fait avec quelque fondement, avant qu'une philosophie plus sûre eût retrouvé la source première de toutes les merveilles que présente le monde intellectuel et moral, dans les mêmes lois, ou dans les mêmes propriétés qui déterminent les mouvemens vitaux (Cabanis, 1805, pp. xii-xiv).

La critique des sciences morales articulée par Cabanis n'est pas étonnante : il les considère vagues et arbitraires. Ce qui est intéressant est pourtant l'objectif déclaré des efforts nécessaires pour dépasser cette condition. Selon Cabanis, il faut chercher des bases solides, biologiques, de la morale non seulement pour se débarrasser de son caractère dogmatique, mais aussi pour éviter qu'elle devienne une proie facile pour les tendances contraires trop précipitées, notamment pour « l'empirisme le plus borné ». Là, il semble que Cabanis fait une allusion à Condillac, qui « [u]nlike Locke, [...] denied the mind any distinct active power of "reflection", he explained the higher faculties of comparison, judgement and reasoning by the medium of the habitual use of signs » (Staum, 2014, p. 42). Les motivations de Cabanis sont donc dans un sens similaires à celles de Kant. Il s'agit de la conviction que pour garder la possibilité d'une éthique dans le contexte de la rationalisation issue des Lumières,

il faut d'autant plus en trouver des bases solides. Kant avait essayé de le faire dans le domaine de la philosophie. Cabanis semble vouloir atteindre ce but dans le domaine de la physiologie. Par conséquent, un des enjeux majeurs qu'il discerne pour les sciences du vivant au début du XIX^e siècle est la création d'une théorie de la morale où

les opérations de l'intelligence et de la volonté se trouveroient confondues, à leur origine, avec les autres mouvemens vitaux : le principe des sciences morales, et par conséquent ces sciences elles-mêmes, rentreroient dans le domaine de la physique ; elles ne seroient plus qu'une branche de l'histoire naturelle de l'homme, l'art d'y vérifier les observations, d'y tenter les expériences et d'en tirer tous les résultats certains qu'elles peuvent fournir, ne différeroit en rien des moyens qui sont journellement employés avec la plus entière et la plus juste confiance, dans les sciences pratiques dont la certitude est le moins contestée : les principes fondamentaux des unes et des autres seroient également solides (Cabanis, 1805, p. xxii).

Cependant cette vision – ce fantasme, on pourrait même dire – d'une morale sans équivoque, paradoxalement, semble posséder une force d'attraction, elle-même moralement ambiguë. Or, il arrive qu'une tendance à la certitude appliquée au domaine social se voie facilement enlevée par des intérêts politiques. On essaiera de prouver que c'est le cas de Franz Joseph Gall.

Comme l'écrit Ann Thomson à propos de celui-ci, « his 'science of man' differed significantly from Cabanis's in that he emphasized the brain's innate disposition and played down sensationist psychology » (Thomson, 2008, p. 226). En effet, pour instaurer sa doctrine déterministe, Gall ne peut pas ignorer les thèses de Locke. Mais au lieu de les réfuter, il en minimise l'importance en écrivant dans ce passage de l'introduction, où, même sans le nommer, il fait une claire référence au penseur anglais :

Les philosophes assurent, me disais-je, que toutes nos facultés viennent des sensations extérieures, ou au moins que tous les hommes naissent avec des facultés égales, et que les différences qu'on remarque entre eux sont dues, soit à l'éducation, soit à des circonstances accidentelles. S'il en est ainsi ; il ne peut y avoir des signes extérieurs d'aucune faculté ; et par conséquent le projet d'apprendre à connaître de cette manière les fonctions du cerveau et de ses parties, est une vraie folie.

Mais je revenais toujours sur mes premières observations [...] (Gall, 1825, p. 6).

Nous allons nous occuper plus tard de ces observations. Les sources d'inspiration de Gall, affirme-t-il, ne sont donc pas philosophiques. À la place, il aurait préféré garder le regard pur d'un enfant, puisque dans « l'enfance on est rarement sujet à se tromper par préoccupation ; on prend les choses comme elles sont » (Gall, 1825, p. 1). Toutefois, Gall n'est évidemment pas un ignorant. Sa pensée, même sans céder aux arguments d'un Locke ou d'un Hume l'attention qui leur est due,

révèle d'autres lectures. Entre elles, certainement, les œuvres de Xavier Bichat, figure clé pour le développement des sciences du vivant moderne mais, comme l'attestent des philosophes comme Giorgio Agamben (cf. 2008, p. 155) ou Roberto Esposito (cf. 2011, p. 14), aussi le vrai père (pour le meilleur et pour le pire) de la biopolitique. Ce sont justement ses idées, formulations et figures qui ont été transférées vers d'autres disciplines, en trouvant des résonances non seulement chez des philosophes comme Arthur Schopenhauer mais aussi chez des théoriciens du racisme moderne comme Arthur de Gobineau (cf. Esposito, 2009, pp. 41-47, 70-77). C'est que les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* établissent de nouveaux cadres pour la pensée sur la vie biologique, surtout en distinguant deux types de vie : la vie végétative, ou organique, et la vie animale. Cette opposition s'applique à plusieurs domaines de fonctionnement de l'organisme humain, dont le plus important pour notre propos est celui que traite l'article VI de l'ouvrage, où Bichat (1852, pp. 37-55) spécifie les « Différences générales des deux vies par rapport au moral ».

Il faut toutefois observer que le terme utilisé par les physiologistes (Cabanis et Bichat) n'est pas exactement le même que celui qui constitue l'objet de la controverse qui s'étend de Kant jusqu'à Nietzsche, puisque ce qui se trouve au centre chez eux, ce n'est pas *la morale* (au féminin), mais *le moral* (au masculin). Ces deux termes ont, en principe, des acceptions différenciées, même s'ils se mêlent de sorte que celui-ci semble contenir celui-là et réciproquement à l'occasion, selon la perspective dans laquelle il est employé. Le sens dans lequel *la morale* intéresse Kant et Nietzsche est un sens strict qui lie celle-ci aux mœurs et aux valeurs éthiques qui leur sont propres ou qui leur sont attribuées. Le nom masculin *moral*, de la même manière que l'adjectif *moral*, sont, de leur part, définis aussi d'une autre façon. Le dictionnaire de l'Académie Française de 1835, après enregistrer des acceptions relatives aux mœurs (« Qui concerne les mœurs [...] », « Qui a des mœurs [...] ») explique que :

MORAL se dit encore de ce qui ne tombe point sous les sens, de ce qui est uniquement du ressort de l'intelligence. Dans cette acception, il est opposé à Physique¹.

Le dictionnaire d'Émile Littré, de sa part, propose la définition suivante :

MORAL : Qui, dans l'être humain, est du ressort de l'âme, par opposition à ce qui est du ressort du physique.

Il s'agit donc, à peu près, de la totalité des phénomènes qu'on appellerait aujourd'hui « psychiques » ou « mentaux », qui sont toutefois encadrés dans la vieille dualité cartésienne qui oppose l'âme au corps physique. Ainsi, le *moral* équivaldrait

¹ Toutes les citations des dictionnaires proviennent du site *Dictionnaires d'autrefois* (voir Bibliographie).

au *cogito* dans le sens le plus ample. C'est dans cette acception que le terme est utilisé par Bichat. Le texte de Cabanis, à son tour, le définit implicitement par rapport à son contenu plus concret, comme « les fonctions de l'intelligence et les déterminations de la volonté » (Cabanis, 1805, p. vii).

POUR UNE ANATOMIE DE LA MORALE

Le tournant du XVIII^e au XIX^e siècle avec sa révolution épistémique marque le moment du dépassement de la conception dualiste cartésienne, d'un côté, par l'établissement de la spécificité de la vie en tant que phénomène naturel non mécanique et qui échappe donc de ces cadres et, de l'autre, par la tendance à priver l'âme de ses fonctions traditionnelles et les attribuer progressivement au physique (cf. Séginger, 2011, pp. 3-5). C'est justement le cas de Bichat et, d'une manière radicale, de Gall.

L'exemple des mots-clés utilisés par ces deux chercheurs fournit pour l'observation quelques déplacements sémantiques dans ce sens. Bichat parle surtout de « l'entendement » et des « passions » et Gall – des « penchants ». Tous les trois termes sont traditionnellement définis par leur rapport à l'âme. Selon le dictionnaire de l'Académie Française de 1835, l'entendement est la « faculté par laquelle l'âme conçoit », tandis qu'une passion est « un mouvement de l'âme excité par quelque objet » et un penchant – une « propension, inclination naturelle de l'âme ». L'entreprise de Bichat, postérieurement radicalisée par Gall, implique quelques redéfinitions importantes dans ce contexte, dans le sens que ces concepts vont être de plus en plus fortement ancrés dans le physique et non plus dans l'âme métaphysique.

Le caractère révolutionnaire de l'approche de Bichat consiste à établir une anatomie et une physiologie des phénomènes moraux et à suggérer qu'il y aurait, en réalité, quelques phénomènes moraux qui appartiennent au domaine du physique. Ceux-ci sont, pour lui, les passions, par rapport auxquelles il affirme : « Tout ce qui est relatif aux passions appartient à la vie organique » (Bichat, 1852, p. 39). C'est ainsi parce que le fameux dualisme de la vie qu'il établit s'applique aussi à la vie morale. Il y a essentiellement deux sphères de l'activité traditionnellement dite de l'âme : l'entendement, qui est la faculté propre de la vie animale et dont le siège est le cerveau, et les passions, propres à la vie organique, dont le siège est dans les organes internes ou les viscères. La colère, la joie, la tristesse, etc. sont décrites, dans une sorte de renouvellement du système de Galien, comme des phénomènes de la circulation du sang, des contractions des muscles, la sécrétion des liquides par des glandes, etc. Pendant l'accès d'une émotion ce qui se passe vraiment c'est, d'après Bichat, une prise de contrôle sur l'organisme par la vie végétative, qui implique une suspension temporelle du libre arbitre. Dans les passions, c'est la vie organique en

opération et celle-ci n'a pour loi, selon l'expression postérieure de Gall, qu'une « aveugle nécessité ». Quand l'émotion se calme, dit Bichat, c'est de nouveau « le cerveau dont l'action a surmonté celle de l'estomac, du foie, etc. ; c'est la vie animale qui a repris son empire » (Bichat, 1852, p. 50).

Dans cette formulation on voit comment le schéma du fonctionnement du moral (c'est-à-dire, de l'âme décrite en termes biologiques) implique aussi une morale (c'est-à-dire une certaine hiérarchie des mœurs) : or, la relation entre l'entendement et les passions doit être celle de l'empire, du pouvoir du plus digne sur le moins digne. En tout cas, voilà que la moralité gagne une base biologique : c'est désormais avant tout la question d'une dialectique organique qui se déroule à l'intérieur d'un organisme et non pas une question métaphysique comme le voulait Kant.

Ainsi, le monopole de l'âme sur le moral et sur la morale se voit fortement affaibli. Franz Joseph Gall pousse encore plus loin cette entreprise qui consiste à arracher à l'âme ses prérogatives traditionnelles. Si Bichat analysait la dialectique de l'entendement et des passions, Gall se propose de descendre encore plus bas sur cette échelle déterministe pour retrouver les conditions organiques de ces deux instances. Il donne à ces conditions le nom de « penchants ». Les individus ont donc, d'après Gall, chacun les siens, des penchants innés et, en plus, fixés dans son anatomie particulière. Alors que Bichat localisait les passions, conçues comme des réflexes organiques, dans les organes internes, Gall essaie de localiser les sources de tous les penchants, qui, à leur tour, seraient les sources des autres phénomènes psychiques, dans des sub-organes spécifiques du cerveau. L'ancrage organique du psychique devient ainsi complet et définitif.

Ce lien étroit entre le physique et l'âme passe aussi par le renouvellement de la vieille tradition de la physiognomonie. Cette théorie, qui prétend désormais au rang de scientificité, affirme que les traces extérieures du visage de l'individu constituent l'indice de son caractère moral. Le regain d'intérêt pour l'anatomie et la physiologie du cerveau donne à cette vieille théorie un nouveau souffle. Il se manifeste surtout dans le succès que connaissent les mesures de « l'angle facial » comme méthode d'évaluation de l'intelligence (cf. Reynaud-Paligot, 2014). À cet égard, Bichat note le fait « assez connu » que chez les animaux « l'industrie » (c'est-à-dire l'activité, l'intelligence pratique) « semble décroître à mesure que l'angle facial devient aigu, et que la cavité cérébrale se rétrécit » (Bichat, 1852, p. 39).

Dans son système Gall va pousser cette idée jusqu'au bout. Ainsi, pour Bichat encore, le moral (et la morale qui en découlait) se basait sur une dialectique du libre arbitre et des impulsions organiques des passions. Selon la même logique selon laquelle la vie elle-même était « l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort » (Bichat, 1852, p. 1), l'entendement résistait aux passions. Pour Gall, en revanche, il n'y a plus de lutte, il n'y a même pas de conflit, de résistance. Il n'y a que le cerveau qui est le siège des penchants et il semble qu'il n'y a rien qui puisse y résister parce que pour Gall toute la sphère morale et intellectuelle chez l'homme

reste le résultat de combinaisons et l'ennoblissement des « facultés primitives » présentes chez les animaux. Celles-ci, à leur tour, sont exercées spontanément, sans qu'y intervienne la conscience.

L'ENJEU POLITIQUE DE GALL

En même temps, on observe chez Gall une autre modification d'approche, qui nous semble encore plus significative. C'est que l'accent est déplacé – de retour – dès *le moral* à *la morale*. Gall non seulement continue le travail de Bichat qui consiste à analyser la physiologie du moral, mais il se voit tenté d'en tirer des conséquences au niveau social. Ce qui semble donc l'intéresser même davantage que *le moral* c'est *la morale publique*. Cela est déjà évident dans la définition de son objet. Le titre de son ouvrage pose la question sur l'origine des « qualités morales » et des « facultés intellectuelles ». Auparavant on parlait des « facultés morales » en faisant référence aux facultés qu'on pourrait désigner génériquement comme celles de l'esprit. Quand Gall propose cette définition bipartite de son sujet (« qualités morales » d'une part et « facultés intellectuelles » de l'autre), il ne se sert pourtant pas d'un pléonasme. Sa démarche semble, par contre, consister à s'approprier d'une question philosophique, notamment la question de la morale métaphysique, ensuite la revêtir de langage scientifique inspiré de la phénoménologie de la morale bichatienne pour, à la fin, construire avec ces éléments une doctrine de la morale publique – on y retrouve donc un projet clairement politique.

Le point clé de ce projet est l'augmentation de l'importance de la figure du médecin, qui est désormais présenté comme un nouveau philosophe et un nouveau prêtre, celui qui se trouve le plus proche de la vérité sur l'homme et qui possède donc la plus grande légitimation pour établir les règles qui devraient régir une société. Gall dédie beaucoup de place dans son introduction à l'objectif de justifier cette position privilégiée du médecin, cet « homme par préférence, pour fournir des renseignements précieux dans tous les cas où il s'agit de diriger adroitement et de juger équitablement les actions humaines » (Gall, 1825, p. 20).

L'implication politique est visible aussi dans l'usage de l'adjectif « moral ». Il s'applique le plus souvent au nom « institutions ». En parlant de ses objectifs, l'auteur exprime son désir que sa doctrine ait « la plus heureuse influence sur les institutions morales » (Gall, 1825, p. ii). Mais les institutions morales ne sont pas seulement le champ d'application des théories de Gall ; elles en sont aussi des sources. Or, il avoue avoir recueilli du matériel pour formuler sa doctrine « dans les écoles et dans les grands établissements, dans les maisons d'orphelins et d'enfants trouvés, dans les hospices des fous, dans les maisons de correction et dans les prisons, dans les interrogatoires judiciaires, et même sur les places d'exécution [...] »

(Gall, 1825, p. 17). Voilà donc que les institutions morales sont le point de départ aussi bien que le point d'arrivé de l'entreprise de Gall. Il faut noter qu'on a à voir ici avec une sorte de rétroaction méthodologique, puisque ces institutions, comme l'affirme Gall, devraient fonder ses modes opératoires sur le savoir médical et, en même temps, ce savoir médical se produit par l'effet de l'analyse de leur fonctionnement. Ainsi, les « qualités morales », évoquées par le titre de l'ouvrage, deviennent, en fait, avant tout, un critère ou un instrument d'opération adopté par les « institutions morales ».

L'ABANDON ABSOLU

Dans cette perspective, la médecine devrait garder un rôle prééminent dans la politique. Pour fonder cette conviction, Gall apporte un argument très illustratif, en représentant la relation entre le médecin et son corrélat nécessaire : le malade. Il est crucial d'estimer le mode dont Gall introduit cette relation. Considérons le fragment suivant :

Personne ne disconvient que toutes les institutions et toutes les lois ne doivent avoir pour base la nature de l'homme et les besoins de la société. Or, à qui la nature humaine se dévoile-t-elle plus franchement et avec moins de réserve qu'au médecin ? Qui a plus d'occasions que le médecin de voir les hommes dans leur état d'abandon absolu ? Qui est plus obligé d'étudier leur physique et leur moral, et l'influence de l'un sur l'autre ? (Gall, 1825, p. 18).

Ce qu'il y a de frappant dans ce passage est le rôle et la situation du patient qui s'expose dans cette argumentation. Devant le médecin, il se trouve dans l'état d'*abandon absolu*. Il semble que cette expression soit cruciale ici. Comment doit-on la comprendre ?

Évidemment, il s'agit d'abord du fait qu'en état de faiblesse et de péril de la mort, le malade, afin de sauver son existence par la logique d'économie d'efforts, cesse toute action culturelle superflue, il abandonne toutes les conventions inutiles, il jette par terre tous les masques : « Vertueux ou méchant, l'homme qui souffre ou qui lutte contre la mort, ne peut que difficilement cacher au médecin son véritable caractère » (Gall, 1825, p. 19). Au point où cet abandon soit vraiment complet, on n'aurait plus devant soi qu'un organisme, qui dans les termes bichatiens pourrait être décrit comme privé de la vie animale et ne subsistant déjà qu'à la surface de la vie végétative. Une telle description rappelle de très près la conception développée par Giorgio Agamben (1997) de l'*homo sacer*, comme figure fondatrice du paradigme du pouvoir souverain, qui perdure encore dans la biopolitique moderne. L'*homo sacer* était dans la Rome antique celui qui subsistait à la surface de la

vie mais qui n'avait plus d'existence sociale ou rituelle. Par exemple quelqu'un qui aurait dû être immolé durant le sacrifice mais qui, par échec de celui-ci, y a survécu. Comme rituellement et aussi légalement un tel homme était déjà considéré mort, on pouvait le tuer sans commettre de crime, même s'il ne pouvait pas faire l'objet d'un sacrifice humain, car formellement il en a déjà été victime. Agamben retrouve un schéma pareil dans la figure du prisonnier d'un camp de concentration et surtout du *muselmann*, personne qui incarne la culmination des processus de réduction à la vie nue mis en œuvre par le régime nazi. D'abord, la victime se voit symboliquement privée de son existence sociale et rituelle par une série d'opérations qui va dès les lois qui retirent les Juifs du cadre de la protection légale et culmine dans le geste de substituer le nom par un numéro. La conséquence ultime de ce processus, qui passe par la torture physique et morale, est incarnée par le *muselmann*, celui qui a été réduit à des rudiments de la vie, entièrement indifférent et privé de tout intérêt.

Ce n'est pas par hasard qu'Agamben se rend aux *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* de Bichat pour penser le statut du *muselmann* dans son livre *Ce qui reste d'Auschwitz* (Agamben, 2008). Le philosophe italien cite un passage de l'ouvrage de Bichat où le physiologiste décrit la mort successive de la vie animale qui précède parfois de plusieurs années la mort organique :

Voyez l'homme qui s'éteint à la fin d'une longue vieillesse : il meurt en détail ; ses fonctions extérieures finissent les unes après les autres, tous ses sens se ferment successivement ; les causes ordinaires des sensations passent sur eux sans les affecter (Bichat, 1852, p. 110).

Ainsi, toutes les relations avec le milieu extérieur cessent sauf les plus simples fonctions qui permettent de survivre. C'est la vie organique qui subsiste encore malgré la mort de la vie animale. L'observation d'Agamben à cet égard consiste à dire que cette disjonction des deux vies, que Bichat constate pour la première fois dans l'histoire de la science moderne, cette possibilité d'exterminer l'une tout en sauvegardant l'autre, se constitue comme le fait atroce dont les technologies biopolitiques vont plus tard faire usage en inventant grâce à ce savoir des instruments vraiment monstrueux, destinés à reproduire cette disjonction. Le *muselmann* constituerait un exemple extrême de la mise en œuvre de ces outils. Agamben affirme toutefois que Bichat, à son époque, ne pouvait pas encore prévoir cette application sinistre que le pouvoir allait faire de ses trouvailles. Cependant, le cas de Franz Joseph Gall semble nous fournir la preuve que des telles tentatives ne se sont pas fait attendre. À la fin de notre analyse, nous espérons démontrer de quelle façon le médecin allemand produit par son œuvre un effet discursif où la division entre la vie végétative et la vie animale devient une sorte de matrice sur laquelle se fondent des relations de pouvoir.

LE MALADE COMME *HOMO SACER*

Dans *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue* (1997) Agamben nous donne quelques clés pour penser les modes dont se produit l'abandon absolu, où l'individu est réduit à la vie végétative, à la vie nue. Pour l'expliquer, il fait appel à l'ambiguïté du mot francique *ban*, qui signifie le pouvoir de commandement sur les hommes, la capacité de convocation des vassaux par le seigneur pour le service militaire, mais qui reste aussi dans un rapport étymologique avec des tels mots comme *abandon*, *bannissement* ou *bandit* (celui qui a été déclaré hors de la loi). Surtout ce dernier exemple est illustratif de la logique paradoxale d'exclusion-inclusion sur laquelle s'instaure le pouvoir souverain. L'ordre de capture du *bandit*, « mort ou vivant », constitue le geste paradoxal du triomphe de la loi par le moyen de sa propre suspension. Or, l'instauration de la loi souveraine passe justement par sa propre exception : l'extraction en dehors du système, qui rend un être vivant *homo sacer*. Cette expression d'indétermination « mort ou vivant » renvoie également à l'indifférence de la vie nue, qui peut être détruite sans qu'un crime soit commis.

On peut alors observer une certaine analogie entre ces caractéristiques de *homo sacer* et la position du malade envisagé par Gall. Celui-ci est aussi un être vivant abandonné, sur l'abandon duquel doit s'instaurer la loi. Elle s'instaure justement par l'exclusion-inclusion de son corps comme vie nue. Il est exclu puisqu'il se trouve dans un état où ses liens culturels avec le milieu ont été rompus, il ne participe donc plus dans la sphère rituelle et sociale. Cependant, c'est justement en vertu de cette exclusion que la loi peut s'instaurer, d'accord avec la logique de Gall selon laquelle « toutes les lois [...] doivent avoir pour base la nature de l'homme » (Gall, 1825, p. 18). Celle-ci ne se dévoile parfaitement que dans le corps du malade dans l'état d'abandon absolu, ce patient paradigmatique qui, dans la perspective de Gall, tout dévoilé auprès du médecin, ne peut plus rien cacher et, dans ce sens, il demeure doublement nu : il ne peut cacher son corps nu, ni non plus peut-il cacher sa « nature », parce qu'il ne possède plus guère de culture. En plus, lui aussi, il tombe dans l'ambiguïté ou l'indifférence de la formule « mort ou vivant », qui dans ce cas s'avère littérale : le malade terminal, absolument abandonné, a déjà subi la mort animale, comme l'appelait Bichat, mais pas encore la mort organique.

Le danger de cette formule, où la norme, la loi, se fonde sur un état d'exception, repose en plus, comme l'affirme Agamben, sur l'inquiétante facilité avec laquelle l'exception peut devenir la norme, quand elle est administrée par les mécanismes biopolitiques. L'étape ultime de cette normalisation de l'exception est visible justement dans l'exemple des camps de concentration (Agamben, 2008).

IL FAUT GUÉRIR LA SOCIÉTÉ

Mais cette interprétation politique de la figure du malade présentée par Gall ne se fonde pas que sur la structure de sa relation avec le médecin. Ce qui est caractéristique c'est le langage ouvertement politique de l'introduction à *Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et sur les conditions de leur manifestation*. Le discours scientifique de Gall se mêle très souvent à un discours pénitentiaire et policier et leur point de rencontre est la question de la morale. C'est que la vérité sur l'homme que le médecin glorieusement découvre est avant tout morale :

C'est à un tel ami, auquel on sait que rien d'humain ne reste étranger, que l'on ouvre les replis les plus cachés de son cœur ; on se croit obligé de lui découvrir les faiblesses, les écarts qui peuvent le guider plus sûrement dans son jugement. Qui peut, comme le médecin, tracer la ligne de démarcation extrêmement délicate qui distingue l'immoralité, la méchanceté et le crime de certains dérangemens de l'âme souvent si masqués, de l'imbécillité, de la folie ? (Gall, 1825, p. 19)

L'emploi du mot « ami » dénotant une relation privée et de l'expression figurée « ouvrir le cœur » suggérant une relation de confiance mutuelle ne doit tromper personne. C'est plutôt le champ sémantique constitué par les vocables « obligé », « jugement » et « crime » celui qui est significatif ici. Il est clair que le savoir obtenu par l'examen du patient s'applique avant tout à des buts publics. L'auteur lui-même l'admet expressément quand il défend le droit du médecin à « faire valoir ses connaissances pour l'étude de la morale, pour le perfectionnement de l'éducation, pour celui des maisons de correction, des prisons, du code pénal, des malfaiteurs, etc. » (Gall, 1825, p. 18). Alors que le diagnostic vise avant tout à distinguer le crime de la « simple » folie, l'examen médical devient à peine distinctif de l'interrogatoire policier et, par conséquent, le patient du suspect².

Il semble y avoir quand même une différence assez patente entre l'*homo sacer* d'Agamben et le malade décrit par Gall. Celui-là peut être librement tué par quiconque et celui-ci, suppose-t-on, devrait être soigné par le médecin, qui, selon le serment d'Hippocrate, ne devrait pas le tuer ni nuire autrement.

² La proximité des problématiques médicale et pénitentiaire pourrait être contextualisée encore différemment à partir des analyses de Foucault sur l'épistémè du libéralisme moderne, fondé, selon lui, sur une « culture du danger ». Foucault constate qu'au XIX^e siècle on observe la « [d]isparition des cavaliers de l'Apocalypse et, au contraire, apparition, émergence, invasion des dangers quotidiens, perpétuellement animés, réactualisés, mis en circulation par [...] ce qu'on pourrait appeler la culture politique du danger [...] ». Entre les exemples fournis on retrouve « l'apparition de la littérature policière et de l'intérêt journalistique pour le crime » tout autant que « les campagnes concernant la maladie et l'hygiène » (Foucault, 2004, p. 68).

À cette remarque il est possible d'opposer une concession théorique en disant que dans ce cas le seul changement consisterait au passage, décrit par Foucault, du pouvoir souverain, comme celui qui « laisse vivre et fait mourir », à la biopolitique, qui « fait vivre et laisse mourir » (Foucault, 1997, p. 214). Sans nécessité de recourir à tuer, elle dispose tout de même d'une série d'instruments de contrôle de la vie tout aussi dévastateurs. La structure de la relation où un corps est exclu du système pour mieux en constituer le fondement reste pourtant inaltérée. De la même manière que le bandit constituait l'objet paradigmatique de la loi souveraine en tant que celui qui en a été exclu, le patient constitue l'objet paradigmatique de la loi biopolitique. La figure d'un médecin qui se limite à examiner un corps et utilise le savoir ainsi obtenu à le « faire vivre » peut-être ne nous semble pas encore sinistre dans cette forme abstraite. Mais il suffit de penser au rôle des médecins dans les tortures des régimes totalitaires du XX^e siècle – consistant souvent à déterminer le point létal du supplice qu'il ne fallait pas excéder avant le temps – pour apprécier les conséquences possibles de cette configuration. C'est peut-être justement dans cette situation où la conjonction de l'interrogatoire et l'examen médical – tous les deux orientés à obtenir quelque savoir du corps de l'individu – s'avère la plus dangereuse. L'insistance de Gall à l'application de ses théories par les « institutions morales » énumérées ci-dessus semble ouvrir le chemin vers cet extrême.

Mais pour arriver aux conclusions pareilles il est préférable de revenir au texte de Gall. Si l'on examine son discours à propos de la relation médecin-malade, l'on s'apercevra d'un fait assez étonnant, notamment qu'en fait, il n'est point question de guérir le malade. Celui-ci y joue un rôle que Foucault avait bien défini en situant au passage du XVIII^e au XIX^e siècle le moment de la fondation de « l'expérience clinique » – « cette ouverture, première dans l'histoire occidentale, de l'individu concret au langage de la rationalité » (1963, pp. X-XI). Le rôle du patient consiste donc à servir de base pour le discours rationnel pendant que l'aspect thérapeutique devient secondaire et même complètement dispensable. Puisque personne « ne disconvient que toutes les institutions et toutes les lois ne doivent avoir pour base la nature de l'homme et les besoins de la société » et « à qui la nature humaine se dévoile-t-elle plus franchement et avec moins de réserve qu'au médecin ? », le rôle de celui-ci dans la conception de Gall semble ne plus consister à guérir les malades, mais à guérir la société.

LES DEUX MALADES

Dans les paragraphes qui suivent on essaiera de montrer que l'implication politique du travail de Franz Joseph Gall, qu'on vient de suggérer, pourrait être aussi expliquée par référence à sa dimension narrative. Si l'on consent à envisager son texte comme un objet littéraire et à considérer la structure artistique des images dont

il se sert, on pourra arriver à la conclusion que la figure du malade qu'on analysait dans la première partie de cet essai est contrastée par une figure analogue et structurellement opposée. Il s'agit d'un autre malade, lui aussi abandonné à son lit de mort, mais cette fois-ci semblant avoir une autre fonction. Ce malade est le père de Gall lui-même. Or, l'introduction à *Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles* comporte un important substrat autobiographique, dont l'épisode le plus intéressant est justement l'histoire d'une visite chez son père mourant. Toutefois, pour apprécier la signification complète de cette scène, il nous faudra commencer par le début. Le texte s'ouvre avec une justification du récit autobiographique qui va suivre : « À chaque découverte, et surtout à chaque nouvelle doctrine, on a coutume de demander : comment l'auteur en a-t-il eu la première idée ? » (Gall, 1825, p. 1).

LA RIVALITÉ ET LA TRAHISON

Pour raconter le parcours intellectuel qui l'a amené à la formulation de la théorie phrénologique, Gall remonte jusqu'à l'époque de son enfance : « Dès ma plus tendre jeunesse, je vécus au sein de ma famille, composée de plusieurs frères et sœurs, et au milieu d'un grand nombre de camarades et de condisciples » (Gall, 1825, p. 1). Cette multitude offre au jeune penseur ses premiers objets d'observation.

Chacun de ces individus avait quelque chose de particulier, un talent, un penchant, une faculté qui le distinguait des autres. Cette diversité détermina notre indifférence, ou nos affections et nos aversions réciproques, de même que notre dédain, notre émulation et nos liaisons. Dans l'enfance on est rarement sujet à se tromper par préoccupation ; on prend les choses comme elles sont. Nous jugeâmes bientôt, qui parmi nous était vertueux, véridique, modeste ou fier, franc ou dissimulé, paisible ou querelleur, bon ou méchant, etc. (Gall, 1825, p. 1).

Par-delà la problématique du statut de cette perspective – qu'il s'agisse d'une mémoire, projection, construction ou fantaisie – et sans entrer dans la question des fonctions rhétoriques et implications idéologiques de la prétention à la neutralité, on va porter notre attention à un autre élément, notamment celui des relations interpersonnelles. Il semble qu'on peut diviser déjà ici un récit caché de ce texte, au cœur duquel se trouvent justement des difficiles rapports avec les camarades d'école du narrateur. Un examen du déploiement du récit nous conduit à déterminer son thème comme la perte de la rivalité scolaire.

Le narrateur commence sa description du milieu de ses études par raconter les différences des talents et des intérêts des élèves :

Quelques-uns se distinguaient par la beauté de leur écriture, d'autres par la facilité du calcul, d'autres par leur aptitude à apprendre ou l'histoire, ou la géographie, ou les

langues. [...] [Quelques-uns] découpaient et dessinaient très bien ; [...] d'autres se plaisaient à parcourir les forêts, à chasser, à chercher des nids d'oiseaux, à rassembler des fleurs, des insectes, des coquilles (Gall, 1825, p. 2).

Mais, ensuite, il fait un saut assez abrupt vers le domaine de la morale, en disant : « De cette manière chacun de nous se signalait par son caractère propre, et je n'observai jamais que celui qui une année avait été un camarade fourbe et déloyal, devint l'année d'après un ami sûr et fidèle » (Gall, 1825, p. 3). C'est, en fait, le deuxième moment où le narrateur classe ses camarades d'école sous le critère de la moralité. On a déjà cité le passage où il se rappelle d'avoir « bientôt » jugé « qui parmi nous était vertueux, véridique, modeste ou fier, franc ou dissimulé, paisible ou querelleur, bon ou méchant, etc. ».

Il y a deux points frappants dans ces propos : un manichéisme très net qui divise les camarades en clairement vertueux et clairement méchants, et, deuxièmement, le climat de rivalité et méfiance, si non pas d'une hostilité latente. N'oublions pas ce passage où Gall fait référence à « nos affections et nos aversions réciproques, de même que notre dédain, notre émulation et nos liaisons ». En effet, les éléments qui semblent se distinguer dans ce récit sont le dédain et l'émulation. On le vérifie quand on arrive au vif du sujet avec la suivante déclaration de crainte envers les élèves apparemment plus doués : « Les condisciples que j'avais le plus à redouter étaient ceux qui apprenaient par cœur avec une si grande facilité que, lorsqu'on faisait des examens, ils m'enlevaient assez souvent la place que j'avais obtenue par mes compositions » (Gall, 1825, p. 3).

Il semble alors que c'est cette blessure de l'amour propre et la perte de sa position du meilleur élève qui fait naître chez Gall l'idée d'enquêter méthodiquement sur comment un tel scandale a été possible. Pour résoudre ce problème il se dédie à l'observation du physique de ces individus si dangereux. Il découvre alors qu'ils ont tous un trait en commun : « des grands yeux saillants » (Gall, 1825, p. 3), ce qui lui porte à croire pour la première fois que l'aspect physique pourrait être l'indice des facultés intellectuelles et, par extension, aussi des qualités morales.

L'histoire que le narrateur raconte, semble, plutôt qu'une autobiographie intellectuelle, une sorte de mémoire qui révèle les tensions affectives et surtout les sentiments de perte, humiliation et crainte, éprouvés à l'âge scolaire. Bichat aurait pu dire que ce sont les passions qui l'emportent sur l'entendement. Ces tensions affectives trouvent une solution dans l'intention de catégoriser les camarades selon une logique qui peut se dire taxonomique, en attribuant à chaque individu un seul trait inhérent qui non seulement le distingue des autres, mais définit son identité d'une manière entièrement déterministe en ne pouvant jamais changer. Un camarade fourbe le reste toujours, de la même manière qu'un ami fidèle le reste pour toujours.

C'est du moins ce que Gall déduit de ses observations ; néanmoins, ce postulat semble renfermer une aporie, qu'il est bien de remarquer en passant. Or, est-il pos-

sible d'être toujours déloyal ? Il semble que justement des traits comme fidélité ou déloyauté ne se vérifient que dynamiquement et pour constater qu'un individu est déloyal, il faut qu'il y ait quelque trahison, ce qui implique précisément un changement essentiel. Cependant, ce que Gall fait c'est justement essayer de nier toute possibilité de changement. On pourrait donc présumer que son intention serait plutôt celle d'instaurer dans les relations interpersonnelles un ordre qui établirait *a posteriori* que tel ou autre camarade – qui, peut-on supposer, l'aurait trahi d'une manière ou d'une autre – en réalité avait déjà toujours ce penchant à la déloyauté, quelque sorte de 'gène de la trahison'. C'est exactement cette idée qui va être développée par les disciples de Gall, notamment Cesare Lombroso, qui s'efforcera de trouver les traits d'un « criminel né » pour pouvoir détecter *a priori* les penchants vers le vice. On voit donc ici qu'au moins quelques prémices ou un certain antécédent du processus de la naturalisation du crime, clé pour la naissance du racisme social moderne, peuvent se trouver dans ce récit de Franz Joseph Gall, organisé de manière latente autour d'une trahison (hypothétique ou réelle) et des sentiments d'émulation et hostilité vécus à l'école. Celui-ci serait donc un premier point qui nous permettrait d'interpréter les tendances biopolitiques de Gall à la lumière du substrat autobiographique de ses écrits.

PERSONNAGES-SPÉCIMENS, PERSONNAGES SECONDAIRES

Nous avons suggéré au-dessus que le mode de représenter ses camarades d'école par le narrateur de ce récit semble les configurer comme des spécimens de certaines espèces. Il faut remarquer que c'est un aspect qui fait de Gall à peu près un précurseur de quelques techniques narratives du réalisme du XIX^e siècle, où les personnages sont traités moins comme des individus dotés de caractère propre, idiosyncratique et complexe, et plutôt comme des exemplaires d'une espèce. C'est certainement le cas de Balzac qui écrit dans son avant-propos à *La Comédie Humaine* :

Pénétré de ce système bien avant les débats auxquels il a donné lieu, je vis que, sous ce rapport, la Société ressemblait à la Nature. La Société ne fait-elle pas de l'homme, suivant les milieux où son action se déploie, autant d'hommes différents qu'il y a de variétés en zoologie ? Les différences entre un soldat, un ouvrier, un administrateur, un avocat, un oisif, un savant, un homme d'état, un commerçant, un marin, un poète, un pauvre, un prêtre, sont, quoique plus difficiles à saisir, aussi considérables que celles qui distinguent le loup, le lion, l'âne, le corbeau, le requin, le veau marin, la brebis, etc. Il a donc existé, il existera donc de tout temps des Espèces Sociales comme il y a des Espèces Zoologiques. Si Buffon a fait un magnifique ouvrage en essayant de représenter dans un livre l'ensemble de la zoologie, n'y avait-il pas une œuvre de ce genre à faire pour la Société ? (Balzac, 1931, p. XXVI)

L'entreprise scientifique de Gall – dont la doctrine, d'ailleurs, se trouve entre les sources d'inspiration explicitement reconnues par Balzac – se dirige justement dans cette direction. La taxonomie des hommes selon le critère de leur physique et caractère morale – censés indissociable l'un de l'autre – révélera des espèces comme celles définies par Gall sous les étiquettes : « Besoin inné d'être bon », « Charitable et miséricordieux », « Perception des lois de l'Harmonie » ou par contre « Amour du lucre » et « Tendances à la violence ».

Cependant, si les camarades d'école dans le récit de Gall peuvent, en effet, être considérés comme des premiers spécimens littéraires de quelques espèces humaines, ce n'est pas le cas de tous les personnages que l'on retrouve sur les pages qui précèdent son traité. Or, après avoir raconté les épisodes cités de sa « tendre jeunesse » et après avoir médité sur sa méthode et sa pertinence, le narrateur introduit un épisode beaucoup plus récent, celui du voyage pour visiter son père. Si le fragment du récit relatif à la réalité scolaire a un but rhétorique explicite – notamment celui de présenter les camarades d'école comme porteurs paradigmatiques de certaines qualités morales – cet épisode, qui suit – où on pourrait même retrouver des réminiscences des œuvres classiques comme l'*Odyssee* – ne semble avoir qu'un but purement littéraire, même s'il est masqué. On y lit :

Le premier jour de l'an 1805, mon père qui demeurait à Tiefenbrunn, dans le grand-duché de Bade, m'écrivit ces mots : « Il est tard, et la nuit pourroit n'être pas loin ; te verrai-je encore ? » Il n'y avoit qu'une pareille invitation jointe au désir ardent que je nourrissois dans mon cœur depuis long-temps de revoir des parens chéris après une absence de vingt-cinq ans, pouvoit seule me faire prendre la résolution d'abandonner pour quelques mois mes amis et mes malades. [sic] Mais je voulus profiter de cette circonstance pour connoître l'opinion des savans du nord de l'Allemagne sur mes découvertes (Gall, 1825, pp. 15-16).

Quelques lignes plus bas, l'inclusion de ce fragment très personnel est justifiée par l'affirmation très vague selon laquelle tous les savants et toutes les autorités politiques du Nord d'Allemagne ont, lors du voyage de Gall, confirmé et enrichi ses opinions. On voit très bien qu'il y a une disproportion entre le caractère littéraire et le ton presque élégiaque de la scène, surtout celui de l'extrait cité, d'une part, et le but rhétorique qui le justifie, de l'autre.

Cela nous fait supposer que la figure du père, bien que rhétoriquement et scientifiquement superflue, pourrait plutôt être comprise littérairement comme un élément sémantique, structurellement opposé aussi bien au malade abstrait dans sa fonction d'*homo sacer*, comme aux camarades d'école dans leurs fonctions des spécimens, paradigmes de certaines qualités et facultés. L'un comme les autres pourraient être vus comme des personnages secondaires du récit, dans le sens théorisé par Tiphaine Samoyault, qui dans son article « La banlieue du roman » écrit sur le lieu du per-

sonnage secondaire dans des termes structurellement très proches de la conception de *homo sacer* développée par Agamben. Selon la chercheuse :

[...] l'espace du personnage secondaire est d'abord, et classiquement, celui du ban. Lieu d'exil, espace d'interdiction, l'existence de cet espace se révèle nécessaire parce qu'elle permet à l'espace de la fiction, au monde des autres personnages, généralement gardé par des figures de portiers et de sous-portiers, de se déployer pleinement. De même que les communautés sociales et politiques ont souvent besoin, pour se définir et pour se souder, de créer des exclusions, d'imposer des exils par proclamation, de décréter publiquement que certains sont déchus de leurs droits, bannis de la cité, de même les mondes de fiction préconisent, pour leur consolidation, des mises à l'écart. En abandonnant des personnages derrière la porte, les autres protègent et aménagent leur espace (Samoyault, § 7).

Il s'avère ainsi que le discours – le discours littéraire autant que le discours scientifique – renferme fatalement des hiérarchies et implique des relations de pouvoir. Le cas de Franz Joseph Gall en tant qu'exemple de lieu d'intersection de ces deux types de discours renferme donc une économie symbolique où, tout autant comme des personnages secondaires doivent céder le lieu aux vrais héros, certains patients doivent être symboliquement abandonnés, consacrés – dans le double sens agambenien – au nom de la société, et, en réalité, au nom de ses hiérarchies que ces discours contribuent à construire et consolider.

C'est dans ce sens qu'on pourrait lire l'introduction à l'ouvrage de Gall comme un texte à la fois narratif et biopolitique, qui met en scène l'exclusion-inclusion de quelques corps réduits à la dimension organique. Le corps du malade abstrait, analysé dans la première partie de ce travail, et les corps des camarades scolaires de Gall (autant que ceux des malades anonymes que le médecin « abandonne » pour aller voir son père) se configurent comme réduits à la dimension organique afin de libérer de l'espace pour les deux figures qui s'opposent structurellement à celles des camarades et des malades anonymes : le propre Gall et son père en tant que figures dominantes non seulement sur le plan politique du savoir-pouvoir mais aussi sur le plan symbolique du récit.

Il faut noter d'ailleurs que les camarades d'école et les malades abstraits mentionnés par Gall non seulement appartiennent à la même sphère du ban du récit mais, en plus, il s'établit entre eux une continuité logique puisque les camarades sont les objets d'étude du jeune Gall de la même manière que les malades sont l'objet d'attention du médecin adulte ; ou, si l'on préfère, ses camarades bien pourraient être ses patients.

La configuration narrative de ce groupe en tant que personnages secondaires (ou, en fait, un personnage secondaire collectif, puisque les camarades n'ont pas de vraie autonomie, même pas de noms) permet donc de mettre en relief les personnages structurellement opposés : le propre Gall, premièrement en tant que médecin-savant et, deuxièmement, en tant que protagoniste presque épique, « héroïsé » par la

splendeur poétique de la lettre reçue de son père. Car le rôle idéologique de cet épisode repose avant tout sur la stylistique. Il y a un contraste évident entre la référence à l'organicité du malade abstrait, d'une part, et la tristesse du père mourant qui se demande si « avant que la nuit tombe » il reverra encore son fils, d'autre part.

Le résultat de ces démarches est un déséquilibre entre le plan scientifique et le plan idéologique. Si selon la doctrine médicale de Gall, tous les hommes sont réductibles aux organes et fonctions de leurs cerveaux, il semble y avoir une idéologie cachée qui s'inscrit dans le texte sur le niveau narratif où il s'avère qu'en réalité ceux qui sont réduits à la dimension biologique sont les autres, les personnages secondaires, et que le vrai but de cette réduction est l'instauration et la légitimation des quelques sujets du pouvoir biopolitique, dont le paradigme est incarné dans la figure du médecin.

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben, G. (1997). *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris : Gallimard.
- Agamben, G. (2008). *Co zostaje z Auschwitz*. Warszawa : Sic!
- Balzac, H. (1965). Avant-propos. In *Œuvres Complètes de Honoré de Balzac. La Comédie Humaine. Études de Mœurs : Scènes de la Vie Privée*. Vol. I. (pp. XXV-XXXVIII). Paris : Louis Conard.
- Bichat, X. (1852). *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. Paris : Victor Masson & Charpentier.
- Cabanis, P.-J.G. (1805). *Rapports du physique et du moral de l'homme*. Paris : Crapelet.
- Dictionnaires d'autrefois*. URL : <https://artfl-project.uchicago.edu/content/dictionnaires-dautrefois>
- Esposito, R. (2009 [2007]). *Tercera persona. Política de la vida y filosofía de lo impersonal*. Buenos Aires & Madrid : Amorrortu.
- Esposito, R. (2011). *El dispositivo de la persona*. Buenos Aires, Madrid : Amorrortu.
- Foucault, M. (1963). *La naissance de la clinique*. Paris : PUF.
- Foucault, M. (1997). « Il faut défendre la société ». *Cours au Collège de France, 1975-76*. Paris : Hautes études & Gallimard/Seuil.
- Foucault, M. (2004). *La naissance de la biopolitique*. Paris : Hautes études & Gallimard/Seuil.
- Gall, F. J. (1825). *Sur l'origine des qualités morales et des facultés intellectuelles de l'homme, et sur les conditions de leur manifestation*. Paris : J.B. Baillière.
- Reynaud-Paligot, C. (2014). Construction and Circulation of the Notion of *Race* in the Nineteenth Century. In N. Bancel et al., *The Invention of Race. Scientific and Popular Representations* (pp. 87-97). New York : Routledge.
- Samoyault, T. (2008). La banlieue du roman : l'espace du personnage secondaire. Dossier *Banlieues de la théorie*. URL : http://www.fabula.org/atelier.php?Espace_du_personnage_secondaire
- Séginger, G. (2011). Présentation. Penser et rêver le vivant. *Romantisme* 4 (154), 3-20.
- Staum, M. S. (2014). *Cabanis: Enlightenment and Medical Philosophy in the French Revolution*. Princeton : Princeton University Press.
- Thomson, A. (2008). *Bodies of Thought: Science, Religion, and the Soul in the Early Enlightenment*. New York : Oxford University Press.